

Pierre Marmiesse, Jean-Pierre Trépanier, Stéphane Achille

Josée Bonneville

Numéro 130, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2008). Compte rendu de [Pierre Marmiesse, Jean-Pierre Trépanier, Stéphane Achille]. *Lettres québécoises*, (130), 21–22.

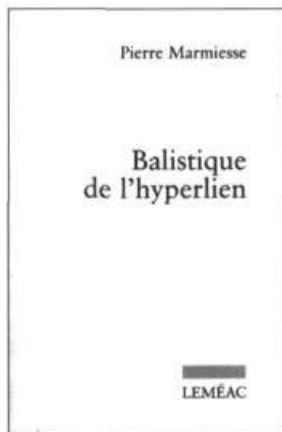


☆☆☆☆

Pierre Marmiesse, *Balistique de l'hyperlien*, Montréal, Leméac, 2007, 336 p., 28,95 \$.

Un roman baroque

***Balistique de l'hyperlien* rappelle à la fois l'Oulipo, par son ludisme exacerbé, et le nouveau roman, par la précision des descriptions et l'importance de l'objet.**



UN ROMAN À LA STRUCTURE COMPLEXE

Le premier roman de Pierre Marmiesse publié au Québec (l'auteur, né à Paris, vit au Québec depuis 2004) est un roman rigoureusement construit où les destins des personnages s'entrecroisent sur plusieurs continents et pendant plusieurs décennies. Ces personnages sont des monomanes qui se consacrent à d'étonnantes et improbables entreprises dans lesquelles ils déploient une grande créativité : l'un dirige un oligopole, Libravin, qui associe les livres et les vins (« *Le pavillon d'or* de Mishima associé à un vin d'Entraygues », par exemple, p. 265) ; un autre raconte, sur un blogue, son soi-disant tour du monde en vélo, puis en bateau, alors qu'il pédale et rame au CEPSUM (la fiction et la réalité s'imbriquent ici de manière magistrale) ; une artiste invente une nouvelle science et fonde une entreprise, Burobana unlimited, qui conseille les gens après avoir fait l'analyse de leur bureau (le président étasunien, le dalai-lama, le pape, entre autres, sont ses clients) ; un

musicien compose une symphonie, la 51, à partir de ce qu'il note et enregistre au cours de ses trajets quotidiens dans l'autobus 51 (ses notes à ce sujet ressemblent à des équations mathématiques), etc. Le caractère obsessionnel de tous ces personnages, comme de bien d'autres, culmine chez un homme congédié à la suite de la buranalyse de Burobana ; il se donne le défi d'occuper successivement, et dans l'ordre, les quatre-vingt-neuf sièges de la chapelle du Bon-Pasteur où il compte assister à autant de concerts (le jour où la symphonie 51 y est jouée et qu'une partie de la salle a été transformée en autobus, il perd connaissance!).

UN ROMAN LUDIQUE

Ce roman ludique, n'en doutons pas, relève du délire. Son humour — qui passe par des jeux de mots (*Fous semblants*), par des métaphores (la langue des ados est « un chant choral complexe d'onomatopées, rires et jurons, scandé de O.K. », p. 151) et des compa-

raisons loufoques (« Son ego enfle comme un foie d'oie gavée de confiance en soi », p. 318-319) — se fait parfois ironique (le fondateur de Libravin est promu Immortel alors qu'il lit peu et n'a écrit que sa thèse, *Maigret l'alcoolique*) et se teinte parfois de noir (l'exemplaire 911 d'un sac à main à tirage limité a fourni la date des célèbres attentats aux membres étasuniens d'al-Qaida). Il s'alimente, de plus, à de nombreuses références historiques et culturelles qui vont du simple clin d'œil à la mention explicite (un assassin, qui fonde une troupe de théâtre en prison, ne consent à monter *Huis clos* qu'une fois libéré!).

Bref, on ne s'ennuie pas à la lecture de ce roman brillant dont le délire est rigoureusement orchestré. N'y cherchez pas d'émotion cependant. Il faut le lire comme on jouerait à un jeu complexe. Le ludisme est à la fois sa force et sa pierre d'achoppement.

☆☆☆☆

Jean-Pierre Trépanier, *Colomia*, Montréal, Sémaphore, 2007, 200 p., 21,95 \$.

Un truand romantique

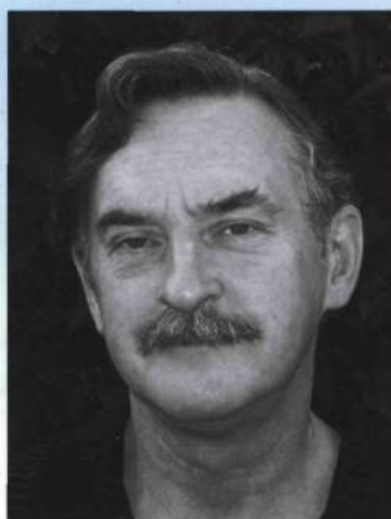
Le cinéma nous a donné *Le party*, de Pierre Falardeau, mais la littérature québécoise a peu exploré l'univers carcéral. Jean-Pierre Trépanier le fait avec brio dans *Colomia*.

Le pénitencier, où se passe la première moitié du roman, est un milieu que connaît bien Jean-Pierre Trépanier, puisqu'il y travaille depuis quinze ans comme animateur culturel et sportif. La description des lieux, des gens qui y vivent — gardiens et prisonniers — et des mœurs qui y prévalent en témoigne. Dès l'incipit, la description de l'ouverture des portes des cellules pour le souper, par exemple, atteste de son expérience répétée du bruit de « déchirement métallique » (p. 9) qu'elles produisent lorsqu'elles

s'ouvrent toutes en même temps, à 17 h 30 précises. La description de la cellule de Colomia puis celle de la bagarre avec le chef des prisonniers nous plongent d'emblée dans ce milieu dur avec ses règles (celles des autorités et celles des prisonniers), ses jeux de pouvoir et ses maigouilles.

UN PERSONNAGE ATTACHANT

Colomia n'est pas un roman policier, même si la plupart des ingrédients du genre y sont présents : un policier qui traque sans relâche un bandit qui le déteste et veut se venger de lui, des cambriolages, de la violence et de la drogue ; il y manque tout au plus un meurtre ou deux ! Qu'à cela ne tienne : les nombreux rebondissements de l'action, racontés sur un rythme soutenu, suffisent amplement à soutenir l'intérêt du lecteur. Le personnage principal, ici, n'est pas le policier. C'est le truand, Colomia,



JEAN-PIERRE TRÉPANIÉRIER

un personnage attachant, de la lignée des hors-la-loi au grand cœur auxquels le lecteur s'identifie volontiers. Malgré de grandes différences avec le héros des *Misérables*, il y a du Jean Valjean en lui. Adolescent, il a voulu être un « Robin des Bois moderne » (p. 46) et il a donné une bonne partie du fruit de ses premiers

larcins à des organismes de charité. Colomia est un être contrasté. Homme fort qui ne craint pas les bagarres, ni aux poings ni à l'arme blanche, il aime lire de la philosophie et de la poésie. Considéré dangereux par la police, il cherche à sauver toutes les femmes en détresse que la vie met sur son chemin, y compris celles à qui il fait peur lors de ses vols à main armée. Son éternel rival, l'inspecteur Levarois, le qualifie de « romantique » (p. 155), une épithète qui convient parfaitement à ce héros qui a déjà rêvé de mourir comme Clyde Barrow dans le film *Bonnie and Clyde*.

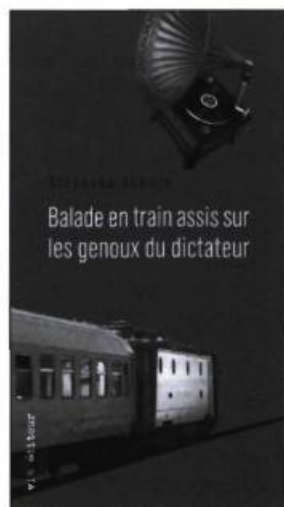


UN FILM, POURQUOI PAS ?

Il est dommage, cependant, que l'auteur ait senti le besoin de donner une explication trop appuyée, et plutôt convenue, de sa psychologie. La conversation entre Colomia et sa sœur, à la fin du chapitre IV, est à cet égard trop rationnelle, et le niveau de langue utilisé est, par ailleurs, trop soutenu. Il n'est pas crédible que les deux personnages emploient, par exemple, le passé simple et le pronom *cela*. La même chose se produit au chapitre VI lorsqu'un autre personnage, Frange, explique à Colomia ce qui l'a amenée à se droguer et à se prostituer. Si le dialogue manque parfois d'authenticité, l'écriture narrative est, par ailleurs, limpide, sensible et fort bien maîtrisée. **Avs aux intéressés : bien réalisé, ce roman ferait un excellent film.**

☆☆
Stéphane Achille, *Balade en train assis sur les genoux d'un dictateur*,
Montréal, VLB, 2007, 192 p., 21,95 \$.

Une balade en forme de cauchemar



d'attentats et d'assassinats, relève de la pure fantaisie. Rien de réaliste, en effet, ni dans le fait que le narrateur suive un individu louche dans un pays dont il ne connaît même pas le nom ni dans la plupart des péripéties qui s'ensuivent.

Mêler ces deux registres peut s'avérer heureux ainsi qu'en témoigne éloquentement le réalisme magique de la littérature sud-américaine (que Manuel dit détester). Ici, pourtant, la juxtaposition des deux récits m'est apparue forcée, et ce, même si les deux univers se recoupent lorsque Manuel se met à écouter – et à critiquer – le disque du narrateur dont il a acheté tous les exemplaires. Même si, également, les deux protagonistes se ressemblent plus qu'il n'y paraît de prime abord. Les deux, en effet, vivent un échec. Le narrateur, je l'ai dit, n'a pas connu le succès espéré avec son disque. Le dictateur, lui, n'a pas réussi à finaliser des contrats qui auraient conduit à la construction d'usines dans son pays. Qui plus est, il voyage dans un train qui tourne en rond, ce qui constitue un saisissant symbole d'impuissance et l'élément le plus intéressant du roman. Inquiet de son échec et craignant un

coup d'État, il n'ose pas entrer dans la capitale.

Le 28^e prix Robert-Cliche flirte avec le réalisme magique, mais n'est pas un grand cru.

Le narrateur, qui n'est pas nommé, est un Français qui a produit, sans l'aide d'une maison de disques, un CD qui n'a pas tourné à la radio et qui ne s'est pas vendu. Déprimé, il se rend à New York où il rencontre un Sud-Américain, prénommé Manuel, qui l'invite dans son pays. Arrivés à destination, les deux hommes montent à bord d'un train dans lequel ils voyageront pendant presque tout le reste du roman. Voilà pour la balade du titre.

RÉALISME ET FANTAISIE

Stéphane Achille a construit son roman à partir de deux éléments autobiographiques : ses déboires de musicien-producteur de disque et un de ses cauchemars dans lequel il s'est vu assis sur les genoux d'un dictateur. Ces deux éléments lui ont inspiré les deux récits qui alternent dans le roman. Le premier, relatif à la vie antérieure du narrateur et à la production de son disque, est réaliste et lui donne l'occasion de critiquer l'industrie du disque. Le second, qui relate un voyage en train ponctué

Ici, pourtant, la juxtaposition des deux récits m'est apparue forcée, et ce, même si les deux univers se recoupent lorsque Manuel se met à écouter – et à critiquer – le disque du narrateur dont il a acheté tous les exemplaires.



STÉPHANE ACHILLE

POUVOIR ET IMPUISSANCE

Cette fable, par ailleurs, n'apporte rien de neuf au discours sur le pouvoir. Le dictateur se conforme à l'image habituelle de ses semblables. Il s'est emparé du pouvoir par un coup d'État et il le conserve grâce à des moyens retors : il a créé une fausse résistance qui recrute des gens opposés à son régime, ce qui permet de les identifier, il a instauré un régime de terreur, il contrôle les médias et il maintient ses compatriotes dans l'ignorance. Mais c'est sans doute la froideur du narrateur qui m'a le plus dérangée. Celui-ci réagit peu aux gestes insensés que Manuel l'oblige à faire. Il tue et s'étonne lui-même de ne pas en perdre l'appétit. Je cherche en vain un peu d'humanité dans tout cela.